

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

**Herausgeber:** Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

**Band:** 7 (1903)

**Artikel:** Chants patois jurassiens

**Autor:** Rossat, Arthur

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-110441>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 21.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Chants patois jurassiens

Publiés par M. Arthur Rossat (Bâle).

### IV<sup>e</sup> partie (suite)

#### Chansons satiriques.

154.

##### Chanson contre les garçons

(Patois de Réclère)

ā nə sə - rē dē nō kā - tō trō - vē ī būə - bə də bō  
 tō; ē n'ē kə vis ē kə dē - fā, ē n'yā ē pīəp' yū kmā k'ē  
 fā. ēl ē tü ī pō trō də glwā - rə; sə n'sə - rē  
 rā s'ē n'ē - mī p' bwā - rə.

1. ā nə sərē dē nō kātō  
 trōvē ī būəbə də bō tō;  
 ē n'ē kə vis ē kə dēfā,  
 ē n'yā ē pīə p' yū kmā  
 [k'ē fā.  
 ēl ē tü ī pō trō də glwārə;  
 sə n' sərē rā s'ē n'ēmī p'  
 [bwārə.

2. t'ē ā lē vwā vnī ā mōtīə,  
 ā mārōnə də lē vūr böyīə;<sup>1)</sup>  
 lē fēyə ē pū yōz-intentions<sup>2)</sup>  
 kə lē bō dūə yō dēvōsiō.

On ne saurait dans nos cantons  
 Trouver un garçon de bon ton;  
 Ils n'ont que vices et que défauts,  
 Il n'y en a seulement pas un  
 [comme(nt qu')il faut.  
 Ils ont tous un peu trop de gloire;  
 Ce ne serait rien s'ils n'aimaient  
 [pas boire.

Quand on les voit venir à l'église  
 On murmure de les voir regarder  
 [de tous côtés;  
 Les filles ont plus leurs intentions  
 Que le bon Dieu leurs dévotions.

<sup>1)</sup> Le verbe *böyīə* signifie regarder de tous côtés en ouvrant la bouche. *k'ās-tə bəyə?* dit-on aux enfants qui vous regardent bouche bée.

<sup>2)</sup> Cf. n° 155 str. 3: *yōt ətāsiō* = leur attention, qui est la vraie leçon.

lő tŷürię dā xü lë txwäyïer<sup>1)</sup>  
vwä bř pü tŷü sō yō prwäyïer.

Le curé depuis sur la chaire  
Voit bien pour qui sont leurs prières.



Leurs paletots font comme des  
[guérites:

Ils masquent un peu ces hypocrites;  
Mais on voit bien toutes les grimaces  
Qu'ils font le dimanche à la messe.  
Ils voudraient passer pour des anges  
Avec leurs vilaines figures de singes.

Si vous voulez savoir leur belle vie,  
Demandez-la aux cabaretiers;  
S'ils veulent vous dire la vérité,  
Ils ont déjà tous été (r)attrapés.  
S'ils demandent de l'argent aux drôles,  
Ils leur répondent: Cabriole!

Par terre on les traînerait bien  
En leur montrant un verre de vin.  
Ils iraient bien jusqu'à Brebotte (?)  
Pour avoir pour deux sous de goutte.

6. pǔ bř fini tő yō bětijě  
 ě s'āgědjā ā měriědjø,  
 ě prěměxě d'ětr bř sědjø,  
 dě sě bř kôdûr ā měnědjø.  
 ě trövā ākwe ě dě djüən *folles*<sup>4)</sup>  
 pǔ eküte tő yō triol.

Pour bien finir tout[es] leurs bêtises  
Ils s'engagent au mariage,  
En promettant d'être bien sages,  
De se bien conduire en ménage.  
Ils trouvent encore des jeunes folles  
Pour écouter tout[es] leurs balivernes.

7. ēn fwā mēriē, ē n' fā pü kōtē  
 k'ē tñöxi fidēlité;  
 sē *amour* ē sē sātimā  
 ē fulā ē piē lē sākrəmā.  
 ā bu d' xē mwā d' mēriēdjə,  
 ēl ē djə tō brüyīə yōt mēnēdjə.

Une fois mariés, il ne faut plus  
Qu'ils tiennent fidélité. [compter  
Sans amour et sans sentiments,  
Ils foulent aux pieds les sacrements.  
Au bout de six mois de mariage,  
Ils ont déjà tout brouillé leur ménage.

1) C'est le mot habituel pour désigner la *chaise*. La *galerie* à l'église s'appelle *lēz-ēlō* (\*laubja + *e* prosthétique). Cf. le vaudois: *la luyē*. *dō lēz-ēlō* = sous la galerie. Ce mot, toujours pluriel, désigne aussi la galerie extérieure des maisons.

2) Le latin missa a donné régulièrement *mās* dans le Vâdais et une partie de l'Ajoie [*e* entravé devant *s* = *a*. Cf. est = *ā*, friscu = *frā*, spissu = *ēpā*, \*capistru = *txvātr* (licol) etc.]. Mais Delémont dit pourtant *mās*; c'est une exception. — On entend plutôt en Ajoie: *lē mēs*; c'est une influence du français.

<sup>3)</sup> *xü lə txü ã lə tr̥inr̥e b̥i* (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

<sup>4)</sup> *dē vēyə dōb* (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

8. tχē k'ēl ē trā ū kētr āfē,  
ē n' fōtā pü ī kō d' yō mē.<sup>1)</sup>  
ē fā nōrī āfē ē pēr;  
vrēmā ē fā ī tχür.dē mē!

Quand ils ont trois ou quatre enfants,  
Ils ne f...ichent plus un coup de leurs  
Il faut nourrir enfants et père; [mains.  
Vraiment il faut un cœur de mère!

9. djüən djä kē lē mēriēdjē flätē,  
vwäli lē sōr d'ēn püer bēxätē.  
ēkütē bī sō k'i vō dī,  
vō nē s'ā vēlē p' rēpātē.  
ēvitē dē djäzē ē būəb,  
lē mwäyū nē vā pī p' lē  
[küədjē].

Jeunes gens que le mariage flatte,  
Voilà le sort d'une pauvre fille.  
Ecoutez bien ce que je vous dis.  
Vous ne (s') vous en voulez pas re-  
Evitez de parler aux garçons, [pentir.  
Le meilleur ne vaut pas seulement  
[la corde.

(Mélle Léa Jolissaint, Réclère.)

Cette chanson, inconnue dans le val de Delémont, est très populaire en Ajoie; je l'ai retrouvée dans presque tous les villages avec des variantes plus ou moins accentuées, dont voici la plus intéressante, qui complète joliment la leçon que je viens de citer.

### 155.

#### Même sujet

(Patois de Courtemaiche)

1. ā nē sērē dē nō kātō  
trōvē ī būəb dē bō tō;  
ē n'ē kē vīs ē kē dēfā,  
ē n'y ā ē pē<sup>2)</sup> yū kmā  
[k'ē fā].  
ēl ē tü ī pō trō dē glwār;  
lē pē k'ē y ē, ēl ēmā bwār.
2. s' vō vlē sēvwā yōt bēl vīə  
dmēdē-lē ē kābērtī;  
ē vō vlā dīr lē vēritē,  
ē vlā ētr tü bī ētrēpē.<sup>3)</sup>  
tχē k'ē dmēdā d' l'ērdā  
ē yō fē ēn bēl kābēriōl.

On ne saurait dans nos cantons  
Trouver un garçon de bon ton;  
Ils n'ont que vices et que défauts,  
Il n'y en a seulement [pas] un  
[comme(nt qu')il faut.  
Ils ont tous un peu trop de gloire;  
Le pis qu'il y a, ils aiment boire.  
  
Si vous voulez savoir leur belle vie,  
Demandez-la aux cabaretiers;  
Ils vous veulent dire la vérité,  
Ils veulent être tous bien attrapés.  
Quand (qu')ils demandent de  
[l'argent aux drôles,  
Ils leur font une belle cabriole.

<sup>1)</sup> d' yō brē (bras) (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

<sup>2)</sup> D'habitude on dit: ē n'y ā ē pē p' ū = il n'y en a seulement *pas* un; on a ici supprimé *pas*, je ne sais pourquoi. — Yū s'emploie volontiers au lieu de ū avec ce pī p' ou pē p' (cf. 154 str. 1), mais c'est spécialement ajoulot.

<sup>3)</sup> Cf. nº 154 str. 4, qui donne le vrai sens. Notre leçon est altérée et ne signifie pas grand' chose.

3. lē fēyē ē pū yōt ētāsiō  
kē l' bō dūe yō dēvōsiō.  
lē tŷürē dxü lē txwāyēr  
vwā bī pō tŷü sō yō prēyēr.  
yō paltō fē kmā dē dyērit  
k' māsk<sup>1)</sup> ī pō sēz ipōkrīt.
4. ē vwērī k'ā vñē d' nētr  
di bō dūe fōxī l' mētr.  
ē n'ē p' āk'<sup>2)</sup> ētē tŷetūej ā  
k'ē gūvērnā djē yō pwārā.  
yō pēr ē mēr ē n'ēkūtā pē,  
*Bien heureux s'ē n' lē bētā pē!*
5. ēn fwā mēriē, ē n' fā p' kōtē  
k'ē tñōxi fidēlité.  
tŷē k'ēl ē trā ū kētr āfē,  
lē mwātē dī tā sō sē pē.  
ē nē sē pū dyēñiē yō vīe,<sup>3)</sup>  
ē yō pūer fān pū sē lōdīe<sup>4)</sup>
6. s'ā vē rītē d' pūetx ā pūetx,  
ākābyē d'ēfrō d' tōt sūetx.
- Les filles ont plus leur attention  
Que le bon Dieu leurs dévotions.  
Le curé dessus la chaire  
Voit bien pour qui sont leurs prières;  
Leurs paletots (fait) font comme  
[des guérites  
Qui masque[nt] un peu ces hypocrites.
- Ils voudraient qu'en venant de naître  
Du bon Dieu [ils] fussent le maître.  
Ils n'ont pas encore atteint  
[quatorze ans  
Qu'ils gouvernent déjà leurs parents.  
Leurs père et mère ils n'écoutent pas;  
Bien heureux s'ils ne les battent pas!
- Une fois mariés, il ne faut plus compter  
Qu'ils tiennent fidélité.  
Quand (qu')ils ont trois ou quatre  
[enfants,  
La moitié du temps ils sont sans pain.  
Ils ne savent plus gagner leur(s)  
[vie(s),  
Et leurs pauvres femmes pour ces  
[flâneurs
- S'en vont courir de porte en porte,  
Accablées d'affronts de toute sorte.

<sup>1)</sup> *yō paltō* est au pluriel; par contre les verbes *fē* et *māsk* sont au singulier. Il faudrait ou bien: *yōt paltō fē*.... *k' māsk*...., *leur* paletot *fait* et *masque* ou bien, comme 154 str. 3: *yō paltō fē*.... *k' māskā*.... (*leurs* paletots *font*, etc.).

<sup>2)</sup> Cette élision du mot *ākō* ou *ākwē* est tout à fait inusitée. C'est la première et la seule fois que je l'ai rencontrée.

<sup>3)</sup> *yō vīe* est ici pluriel.

<sup>4)</sup> Le manuscrit qu'on m'a envoyé de Courtemaiche porte: *pou' s'élodie*. Ceci n'a aucun sens, car il n'existe pas de verbe *s'élodie* en patois du Jura. On a bien un verbe: *s'élādīe* ou *s'élājīe* = s'aider, se soulager, s'alléger; mais le sens ne serait quand même pas satisfaisant. M. Fridelance, instituteur à Porrentruy, m'a proposé de lire: *sē lōdīe*; le mot *ī lōdīe* est bien connu dans le vieux patois et signifie *un flâneur, un paresseux*. La seule chose qui m'ait empêché de souscrire sans réserve à cette explication, c'est qu'il faut compléter le sens de cette strophe par le premier vers de la strophe suivante. Or ce fait ne se rencontre jamais dans notre poésie populaire, du moins dans les deux cents et quelques chansons que j'ai recueillies. — Enfin je donne cette interprétation pour ce qu'elle vaut; c'est en tous cas celle qui explique le mieux ce passage.

djūən djā kə l'émür vō flāt,<sup>1)</sup> Jeunes gens que l'amour (vous)  
 vwāli lē viə d'ēn pūər bēxāt. Voilà la vie d'une pauvre fille.  
 ēvitē də djazē ē būəb; Evitez de parler aux garçons;  
 lə mwāyū n' vā p' lē kūədjo. Le meilleur ne vaut pas la corde.

(M<sup>elle</sup> Maria Galeuchat, Courtemaiche.)

## 156.

lə djē di fō di vā (Le) Jean du fond du Val  
 (Patois vādais)



1. s'ā si pōr djē di fō di vā<sup>2)</sup>  
 k'ā bī mālaīrū ā l'ōtā.  
 xətō k'ē vē bwār ī txāvē,<sup>3)</sup>  
 sē vēyə fān yi fūt-ēprē.

2. vī tā pēə, djē, vī ā l'ōtā,  
 nōtē sōpē<sup>4)</sup> ā bītō prā.  
 xətō kē nō l'ērē mēdjio,  
 nō s'ā vlā ālē<sup>5)</sup> tō drwā kūtxiə.

3. tχē s' fē pēr vwā āmē lē nō,  
 kē si pōr djē drēmē ā mō,  
 sē vēyə lē būəs pō l'rēvwāyə;  
 s'ētē pō l'ēvwā sē vēyə tχöyīə.

C'est ce pauvre Jean du fond du Val  
 Qui est bien malheureux à la maison.  
 Sitôt qu'il va boire une chopine,  
 Sa vieille femme lui court après.

Viens-t'en seulement, Jean, viens  
 [à la maison,  
 Notre souper est bientôt prêt.  
 Sitôt que nous l'aurons mangé,  
 Nous (s') nous en voulons aller  
 [tout droit coucher.

Quand ce fut par vers le milieu  
 [de la nuit,  
 Que ce pauvre Jean dormait au mieux,  
 Sa vieille le pousse pour le réveiller;  
 C'était pour avoir sa vieille  
 [cuiller[ée].

<sup>1)</sup> Altération intéressante: *Jeunes gens que l'amour vous flatte* pour: *que l'amour flatte*.

<sup>2)</sup> Le *vā* désigne ici la Vallée de *Delémont*. « Die Einsenkungen der Sorne und Scheulte, welche bei Delémont sich öffnen, bilden für den Nordjurassier *la Vallée zat' ēzoxjyv.* » (Zimmerli: *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz. I. Teil: Die Sprachgrenze im Jura*, p. 9.)

<sup>3)</sup> Les anciennes mesures étaient: *l' pō* (le pot fédéral = 1½ litre); *lē bōtēyə* (la bouteille), ou *lə dmē pō* (le demi-pot); *lə txāvē* (la chopine); *lē rōkēyə* (la roquette ou demi-chopine), cette dernière s'employant surtout pour l'eau-de-vie.

<sup>4)</sup> Ce n'est pas le mot habituel; on dit plutôt: *lē mārādə*, *mārādē* (merendare).

<sup>5)</sup> Remarquer la construction: *Nous s'en voulons aller.*

4. i vœ prœyœ l' bœ dœ, s'ë fœ, Je veux prier le bon Dieu, s'il faut,  
 k'ë prœnœ tœ lœ vœyœ fœn Qu'il prenne tout[es] les vieilles  
 [di vœ. [femme du Val.  
 a! mœ dœ, k' i srœ bœairœ Ah! mon Dieu, que je serais  
 s'ë yi vœyœ œn fwœ i bu! S'il y venait une fois (un bout)  
 [bienheureux [une fin!

(M. l'abbé Defer, curé de Roggenbourg.)

## 157.

lœ ptœ djœ di vœ

Le petit Jean du Val

(Patois de Courfaivre)

Adagio.



1. s'ā si pœr bœ djœ di vœ ë l'œ-tœ kœ n'œ rœ trœ bœ; C'est ce pauvre bon Jean du Val  
 tœ kœ vœ bwœr i txœ-vœ, vwœli sœ fœn k'œyi fœt-œ-prœ. (bis) A la maison qui n'est rien trop bien;  
 Voilà sa femme qui lui court après.
2. — vœ t'œ, djœnœ, vœ a l'œ-tœ, — Viens-t'en, Jeannet, viens  
 nœtrœ sœpœ a bœtœ prœ; à la maison,  
 vœ pœ tœ k' nœ l'œrœ mœdjœ, Notre souper est bientôt prêt;  
 nœ vœlœ nœzœlœ kœtxœ. (bis) Et puis quand (que) nous l'aurons  
 mangé,  
 Nous voulons aller nous coucher.
3. lœ pœr bœ djœ s'ā vœ ë l'œ-tœ, Le pauvre bon Jean s'en va  
 vœ n' trœv ni sœpœ, ni vœrœ; à la maison,  
 sœ fœn yi fœ i kœriœ Il ne trouve ni souper, ni (petit)  
 prœ pœ rœvœrsœ lœ mœjœ. (bis) [verre;  
 Sa femme (y) lui fait un carillon  
 Assez pour renverser la maison.
4. — t'œ i vœleur, t'œ i fripon, Tu es un voleur, tu es un fripon,  
 i lœ, tœ vœ mwœ k'œ lœrœ; Un loup, tu vaux moins qu'un larron;  
 tœ vœ txœtœ a kœbœrœ Tu vas chanter au cabaret  
 a dœpœsœ mœzœtœrœ. En dépensant mes intérêts.

5. tə m' l̄ex t̄t sōl<sup>1)</sup> s̄e [m'amüz̄e,  
tə m' l̄ex s̄efri s̄e m' k̄tät̄e;  
tə m̄e n'mwān djm̄e ēv̄o tw̄,  
tə m̄e v̄ol̄e m̄e b̄on fwa.
6. l̄e p̄or b̄o dj̄e s̄e kw̄atx ā ȳe,  
ēl̄ ē p̄av̄u d'ī k̄o d'xw̄aȳe;<sup>2)</sup>  
s̄ā k̄e s̄e b̄i k̄' s̄e m̄adlō  
s̄e f̄er ē fr̄un̄e<sup>3)</sup> l̄o b̄et̄o.
7. ā ḡam̄i ē pr̄osp̄erā b̄i;  
ē dyā t̄o k̄' s̄ā dā l̄ v̄ej̄i.  
l̄o p̄or b̄o dj̄e r̄em̄es t̄o  
ē t̄ir̄e l̄e f̄orn̄e di f̄or̄.
8. p̄ü k̄e l̄e f̄udr ē kr̄e s̄e fān;  
s̄ā l̄e k̄e l̄e t̄x̄ul̄at d̄e l̄ān.  
ē n̄ē r̄ā ē d̄ir̄ ā f̄em̄rō,<sup>4)</sup>  
pr̄at̄ pid̄e d̄si m̄al̄erō.
- Tu me laisses toute seule sans  
[m'amuser,  
Tu me laisses souffrir sans me  
[contenter;  
Tu ne me mènes jamais avec toi,  
Tu m̄as volé ma bonne foi.
- Le pauvre bon Jean se cache au lit,  
Il a peur d'un coup de fléau;  
C'est qu'il sait bien que sa Madelon  
Sait faire (à) siffler le bâton.
- En gamins ils prospèrent bien;  
Ils disent tous que c'est (depuis le)  
[du voisin.  
Le pauvre bon Jean ramasse tout  
Et tire la fournée du four.
- Plus que la foudre il craint sa  
[femme;  
C'est elle qui a les culottes de  
[l'homme.  
Il n'a rien à dire au «fumoir»,  
Prenez pitié de ce malheureux.

(Joseph Girardin, secrétaire communal, Courfaivre.)

### 158.

l̄ān ē dūə fān

L'homme aux deux femmes

(Patois de Mettemberg)

1. s̄'et̄e ī ān k̄'ev̄e dūə<sup>5)</sup> fān,  
ēl̄ ā ēv̄e ēn d̄e tr̄o;  
ēl̄ ē mw̄an̄e vādr̄ ēn  
l̄e yūd̄ ā pw̄e di dj̄o.
- C'était un homme qui avait deux  
Il en avait une de trop; [femmes,  
Il [en] a mené vendre une  
Le lundi au point du jour.

<sup>1)</sup> Nous avons ici le mot français; le patois aurait dit: *tōt p̄er mwā*.  
*i s̄e t̄o p̄er mwā* = je suis tout (par moi) seul; *v̄oz-ēt t̄o p̄er v̄o* = vous êtes tout seul; *i ā tōt p̄er l̄e* = elle est toute (par elle) seule.

<sup>2)</sup> *xw̄aȳe* (flagellu) est du patois delémontain; l'Ajoie dit *χ̄e*.

<sup>3)</sup> Le verbe *fr̄un̄e* se dit d'un bâton qu'on fait siffler en le tournant vivement autour de la tête.

<sup>4)</sup> Le *f̄em̄rō* est l'endroit où l'on suspend la viande pour la fumer, *le fumoir*. Ici la partie désigne le tout, et signifie: *le ménage, la maison*. — On entend souvent dire: *ȳe ēn kāl k̄ā dir̄e k̄ā ēyū pādū ā f̄em̄rō* = j'ai un bonnet qu'on dirait qui a été pendu au fumoir.

<sup>5)</sup> Le latin *duos* = *dū* (*dūz*): *dū frā, dūz-āfē*; *duas* = *dūə* (*dūəz*): *dūə fān, dūəz-ēmīə*.

2. lə prəmīə k'ę rākōtrę  
fū lə tχürīə dəvē txiə yō.  
— lęvū t'ā vę-tę ęvō tę fān,  
mō pōr ān mǎlāirū?
3. — i m'ā vę lę mwānē vādr.  
mō bē xir, lętxētrī-vō bī?  
i vō dirō lə mā k'i ę.
4. tχē vōz-ādrī txiə l'ōtə<sup>1)</sup>  
i yi srę dəvē vō.  
tχē vō dirī: « bwāyā ī vār »,  
lęə<sup>2)</sup> dirę: « bwāyā ī pō! »
5. tχē vō dirī: « vē-nōz-ā »,  
lęə dirę: « ę n'ā p' ękō tā! »

Le premier qu'il rencontra  
Fut le curé devant chez eux.  
— Où t'en vas-tu avec ta femme,  
Mon pauvre homme malheureux ?

— Je m'en vais la mener vendre.  
Mon beau Monsieur, l'achèteriez-  
[vous bien?  
Je vous dirais le mal qu'elle a.

Quand vous iriez chez (l'hôte) le  
[cabaretier,  
Elle y serait avant vous.  
Quand vous diriez: Buvons un verre,  
Elle dirait: Buvons un pot!

Quand vous diriez: Allons-nous-en,  
Elle dirait: Il n'est pas encore  
[temps!

(M. Laville, ancien instituteur, Soyhières.)

159.

lę bęrgęñō

Les Bourguignons

(Patois de Beurnevésin)

*Allegro.*



1. m'i<sup>3)</sup> prōmēnā xü lę pō  
sur le pont jusqu'à Lyon,  
ā mō txəmī y'ę fę rāskōtrę,  
rālō bwär,  
dę sī<sup>4)</sup> sā mil bęrgęñō,  
bwāyā dō!

(M'y) me promenant sur le pont  
Sur le pont jusqu'à Lyon,  
En mon chemin j'ai fait rencontre,  
(R)allons boire,  
De cinq cent mille Bourguignons,  
Buvons donc!

<sup>1)</sup> l'ōtə correspond à l'allemand: Wirt = hôtelier, cabaretier.

<sup>2)</sup> C'est la forme du pronom personnel absolu; lü = lui, lęə = elle; en proclise, il = ę, elle = ę (Vd.) et ę (Aj.).

<sup>3)</sup> Sur m'i = me, voir *Arch. V*, p. 107, n° 97 str. 4, note 1.

<sup>4)</sup> Le patois de Delémont dit toujours sītxə, et jamais sī comme l'ajoulot; ex.: sītxə frā, sītxə sā frā.

2. ā mō txəmī y'ē fē rāskōtrē  
dē sī sā mil bōrgōñō;  
ē m'ē mērtxē xü mē tābyātē,  
rālō bwār,  
sī sā frā pō dē rāsiō,<sup>1)</sup>  
bwāyā dō!
3. ē m'ē mērtxē xü mē tābyātē  
sī sā frā pō dē rāsiō.  
kōmā tē lē pēyərō-yē?  
rālō bwār,  
i sē xi pūrē kōpēñō,  
bwāyā dō!
4. kōmā tē lē pēyərō-yē?  
i sē xi pūrē kōpēñō.  
— tō pēr ē dē būē ē dē vētx,  
rālō bwār,  
dē bērbiz-ē dē mōtō,  
bwāyā dō!
5. tō pēr ē dē būē ē dē vētx,  
dē bērbiz-ē dē mōtō.  
t'ē ēn sēr ā lē lūərēn,  
rālō bwār,  
kē s'āpōlē djānitō,  
bwāyā dō!
6. t'ē ēn sēr ā lē lūərēn,  
kē s'āpōlē djānitō.  
lē bēyərō-tē ā mēriēdjē,  
rālō bwār,  
nō tē tχitrē tē rāsiō,  
bwāyā dō!
7. lē bēyərō-tē ā mēriēdjē,  
nō tē tχitrē tē rāsiō.  
— i ēmrō mōē mē sēr mūətx,  
rālō bwār,  
mwā pēri dē sē prijō,  
bwāyā dō!
8. i ēmrō mōē mē sēr mūətx,  
mwā pēri dē sē prijō  
kē d'lē bēyīē ā mēriēdjē,  
rālō bwār,  
ā sē lērō d' bōrgōñō,  
bwāyā dō!
- En mon chemin j'ai fait rencontre  
De cinq cent mille Bourguignons;  
Ils m'ont marqué sur ma tablette,  
• (R)allons boire,  
Cinq cents francs pour (des *rancions*)  
Buvons donc! [ma rançon,
- Comment te les payerais-je?  
Je suis si pauvre compagnon.
- Ton père a des bœufs et des  
[vaches,  
Des brebis et des moutons.
- Tu as une sœur en la Lorraine,  
Qui s'appelle Jeanneton.
- La donnerais-tu en mariage,  
Nous te quitterons ta rançon.
- J'aimerais mieux ma sœur morte,  
Moi péri dans ces prisons.
- Que de la donner en mariage  
A ces larrons de Bourguignons.

<sup>1)</sup> La tradition populaire a corrompu ce mot qu'elle ne comprenait pas, et l'a rapproché de *rāsiō* = *ration*. Les deux versions suivantes ont le mot de *pāsiō* = *pension*.

9. kə d'lę bęyıə ā měriędjə  
 ā sę lęrő d' bęrgęñő.  
 mę sęer ę dę cheveux<sup>1)</sup> ā lę tęt Ma sœur a des cheveux à la tête  
 rälő bwär,  
 kę rvęñä djüsک' ę tälő Qui reviennent jusqu'aux talons.  
 bwęyä dő!
10. mę sęer ę dę cheveux ā lę tęt,  
 kę rvęñä djüsک' ę tälő.  
 nę yi frę fęrə dę küedjə, Nous (y) lui ferons faire des cordes  
 rälő bwär,  
 pę pādr lę bęrgęñő, Pour prendre les Bourguignons.  
 bwęyä dő!
11. nę yi frę fęrə dę küedjə  
 pę pādr lę bęrgęñő.  
 lę bęrgęñő s'ā tę dę lęrə,<sup>2)</sup> Les Bourguignons, c'est tous des  
 rälő bwär, [larrons,  
 dę lęrőz<sup>2)</sup>-ę dę fripons, Des larrons et des fripons!  
 bwęyä dő!
- (Nicolas Lanzard, né en 1834, Beurnevésin.)

## 160.

## lę bęrgiňő

## Les Bourguignons

(Patois de Seloncourt, France)

1. lę bęrgiňő s'ā tę dę lęr  
 ā rälä bwär,  
 dę bröllęrə<sup>3)</sup> dę mājő  
 bwęyä dő! Les Bourguignons, c'est tous des  
 Ah! (r)allons boire, [voleurs  
 Des brûleurs de maisons,  
 Buvons donc!
2. ę m'ę pri, ę m'ę mwęñę  
 ā rälä bwär,  
 dę lę fō dę yę prijō,  
 bwęyä dő! Ils m'ont pris, ils m'ont mené  
 Dans le fond de leurs prisons.
3. sät-ętžü i sō kötę  
 ā rälä bwär,  
 sō kötę pü mę päsio  
 bwęyä dő! Cent écus y sont comptés  
 Sont comptés pour ma pension.

<sup>1)</sup> Le mot patois est *pwă*, litt. *poil*. On aurait dû dire: *mę sęer ę dę pwă ā lę tęt* (cf. n° 160 str. 6).

<sup>2)</sup> Comme l'ancien français, nos patois du Jura ont les deux formes *lätro* = *lęr*, et *latróne* = *lęrő* (cf. n° 126 str. 12).

<sup>3)</sup> Cette désinence *-ęrə* n'est pas de notre patois jurassien, mais du patois franc-comtois. Elle remonte au nominatif latin en *-átor*. L'accusatif \**perustulatóre* aurait donné *bröllü* dans tout le Jura. Cependant le n° 161 str. 1 donne *dę bröllęr*; mais c'est le mot français.

4. mwă k'i étō xi pūer gëxō,<sup>1)</sup> Moi qui étais si pauvre garçon,  
 ā rälă bwär!  
 — — — — —  
 bwäyä dō!
5. t'ë tō pér k'ë dë büø, dë vëtx,  
 ā rälă bwär,  
 dë brëbi ë dë mëtō  
 bwäyä dō!
6. t'ë të sör k'ā dë lë lüerën  
 ā rälă bwär,  
 k'ā di pwä dëxü lë tët  
 k'i rëpō xü së tälö  
 bwäyä dō!
7. nöz-ä férë dë kùadje  
 ā rälă bwär,  
 pü tü pâdr së bürgiñō  
 bwäyä dō!
8. y'ëmrō më sëvwä më sör  
 [mëttx  
 ë pö mwä prëdjü ā fô dë prijö  
 ā rälă bwär,  
 kë d' lë mwängë ā mëriëdje  
 a së lér dë bürgiñō,  
 bwäyä dō!
- Tu as ton père qui a des bœufs,  
 [des vaches,  
 Des brebis et des moutons.
- Tu as ta sœur qui est dans la  
 [Lorraine,  
 Qui a (du poil) des cheveux  
 [dessus la tête  
 Qui (rappond) descendant sur ses  
 [talons.
- Nous en ferons des cordes  
 Pour tous prendre ces Bourguignons.
- J'aimerais mieux savoir ma sœur  
 [morte,  
 Et puis moi perdu au fond des  
 [prisons,  
 Que de la mener en mariage  
 A ces voleurs de Bourguignons.

(Edmond Rayot, né en 1850, de Seloncourt, à Fahy.)

### 161.

#### lë bürgwäñō

(Patois de Vicques)

1. lë bürgwäñō s'a tō dë lér,  
 dë völær ë dë lärö,<sup>2)</sup>  
 rälö bwär!  
 ë dë brölær dë majö,  
 bwäyä dō!
2. — ëkütë . . . . .  
 mërkë txü më tabyät  
 rälö bwär!  
 sät-ëtžü pü më pâsiö,  
 bwäyä dö!
- Les Bourguignons c'est tout des  
 Des voleurs et des larrons, [larrons,  
 (R)allons boire!  
 Et des brûleurs de maisons,  
 Buvons donc!
- Ecoutez . . . . .  
 Marquez sur ma tablette  
 Cent écus pour ma pension.

<sup>1)</sup> Mot du patois de Seloncourt; le Jura dit: *î bâob* ou *î valâ*.

<sup>2)</sup> C'est le mot français; voyez aussi str. 4: *dë völær*; le patois dit toujours *lér* ou *lérö*.

3. t'ë ën sër ã lë lôrën,  
kë s'apël djänitô;  
s' të m' lë bëyë ã mëriëdjë,  
rälô bwär!  
i të tñitrë të pâsiô,  
bwäyä dô!
- Tu as une sœur en la Lorraine,  
Qui s'appelle Jeanneton;  
Si tu me la donnes en mariage,  
Je te quitterai ta pension.
4. — i'ëmérô mö më sër môrëtô,  
mwä përi dë vô prëjô,  
kë d'lë bëyïë ã mëriëdjë,  
rälô bwär!  
ã së völër dë bûrgwâñô,  
bwäyä dô!
- J'aimerais mieux ma sœur morte,  
Moi péri dans vos prisons  
Que de la donner en mariage  
A ces voleurs de Bourguignons.

(M<sup>me</sup> X., à Vicques.)

## 162.

mô bël ôxä

Mon bel oncle

(Patois de Cœuve)



1. — mô bël ôxä, (bis)  
lë dyëlë vë vë pâræ.  
— k'ë n'ôjërë, k'ë n'ôjërë, (bis)  
i'ë dë pîer dë më tëtxæ.<sup>1)</sup>
- Mon bel oncle,  
Le diable vous veut prendre.  
— (Qu')il n'oserait, (qu')il n'oserait,  
J'ai des pierres dans ma poche.

2. — pëti dryë (bis)  
vî m'ôvri lë dôlëjë.  
— k'ë n'ôjërë, k'ë n'ôjërë, (bis)  
i'ë dë pîer dë më tëtxæ.
- Petit drillet,  
Viens m'ouvrir la barrière.  
— (Qu')il n'oserait, etc.

(M<sup>elle</sup> Thérèse Ribeaud, ancienne institutrice, Cœuve.)

## 163.

më fän m'ï vî rtñöri

Ma femme me vient chercher

(Patois de Courtedoux)

1. më fän m'ï vî rtñöri<sup>2)</sup>
- Ma femme (m'y) me vient  
(re)chercher

<sup>1)</sup> Nous avons ici le mot allemand Tasche. On dit d'habitude : lë bëgät.

<sup>2)</sup> Le latin quærere a donné les deux formes : *txñr* et *txəri*; le pre-

- ā mə fzē lē grīmēs,  
 ā mə dyē: fōtū lourdau<sup>d</sup>,  
 vī dē tō mēnēdjē!
2. i yi rēpō . . . :  
 mē fān, vē tā vitmā  
 pū fēr tē bēzēnē  
 ē pō vwārdē tēz afē.
3. ō k'lē fān dē mitnē  
 ē di txēgrī dēvō yūē ān;<sup>1)</sup>  
 ē n' sō p' xitō ā l'otā  
 k'ē fā mwānē ripēyō.<sup>2)</sup>
- (Madeleine Tonnerre, née en 1829, Courtedoux.)
- En me faisant la grimace,  
 En me disant: F...ichu lourdand,  
 Viens dans ton ménage!
- Je lui réponds . . . :  
 Ma femme, va-t'en vite(ment)  
 Pour faire ta besogne  
 Et puis garder tes enfants.
- Oh! que les femmes de maintenant  
 Ont du chagrin avec leurs hommes;  
 Ils ne sont pas sitôt à la maison  
 Qu'il faut (mener ripaille) gronder.

## 164.

lō piərā s'ā ū . . .

(Le) Pierre c'est un . . .

(Patois de Pleujouse)

lō piə - rā s'ā ū, lō djūz - li s'ā dū; s'ā vē txi l'kō - lā kōm  
 dūz - āmwā - rō. *Mon cœur n'y peut pas, mon cœur n'y peut vivr', mon*  
*cœur n'y sau-rait vi - vre sans re - grets.*

1. Lō piərā s'ā ū,  
 lō djūzli<sup>3)</sup> s'ā dū;  
 s'ā vē txi l'kōlā  
 kōm dūz-āmwārō.  
*Mon cœur n'y peut pas,*  
*Mon cœur n'y peut vivre,*  
*Mon cœur n'y saurait*  
*Vivre sans regrets.*
- (Le) Pierre c'est un,  
 (Le) Joseph c'est deux;  
 [Ils] s'en vont chez (le) Colas  
 Comme deux amoureux.

mier correspond à l'allemand *suchen*, chercher ce qu'on a égaré, perdu.  
 Ex.: *i n'ē p' mō mōtxū d'bēgät*, *ē mə l'fā ālē txūr* = je n'ai pas mon mouchoir de poche, il me faut aller le chercher. — Le second est l'allemand *holen*. Ex.: *ē fā ālē txəri l' mēdsī* = il faut aller chercher le médecin.

<sup>1)</sup> Forme toute particulière, avec hiatus. D'habitude on dit: *yōz ān* (cf. n° 154 str. 3: *yō paltō*).

<sup>2)</sup> *mwānē ripēyō* n'a pas le sens de: faire bonne chère, mener joyeuse vie, mais *tapager, gronder*; cf. l'expression populaire: *quelle vie il a menée quand il a appris cela*.

<sup>3)</sup> Le diminutif habituel de *dōjzē* est *djōzēlē* ou encore *djōzēyā*.

2. s'ā vē txī l'kōlā  
kōm dūz-āmwārō.  
trōvā stə bērbātə<sup>2)</sup>  
*Frisant ses cheveux.*  
*Mon cœur, etc.*
3. trōvā stə bērbātə  
*Frisant ses cheveux;*  
lō pīrā i dyē:  
frizā lē nō dū!  
*Mon cœur, etc.*
4. lō pīrā i dyē:  
frizā-lē nō dū!  
lē fān ā kōlā yō dyē:  
ēkmōdē-vō, *Messieurs!*  
*Mon cœur, etc.*
5. lē fān ā kōlā yō dyē:  
ēkmōdē-vō, *Messieurs!*  
s' nōt' bērbātə ā bēl,  
*Ce n'est pas pour vous deux!*  
*Mon cœur, etc.*
6. s' nōt' bērbātə ā bēl,  
*Ce n'est pas pour vous deux!*  
s'ā pō lō djētχō di rōtxē<sup>3)</sup>  
s'ā sō āmwārō.  
*Mon cœur, etc.*
- Trouvent (cette) Barbe  
Frisant ses cheveux.  
(Le) Pierre (y) lui dit:  
Frisons-les nous deux!  
La femme au Colas leur dit:  
Accommodez-vous, Messieurs!  
Si notre Barbe est belle,  
Ce n'est pas pour vous deux!

(M. Fr. Jobin, maire, à Pleujouse.)

165.

māmā, y'ē ī ēmā

Maman, j'ai un amant

(Patois d'Undervelier)

1. māmā, y'ē ī ēmā  
xə pyējē!  
ē m'i vī vwā bī svā.  
ēl ē ēn bōs pē driə,  
pē dvē.  
vwāli sēz āgrēmā.

Maman, j'ai un amant  
Si plaisant!  
Il (m'y) me vient voir bien souvent.  
Il a une bosse par derrière,  
Par devant.  
Voilà ses agréments.

2. ēl ē lē nē pwētū  
si bōsü;  
lē txēb sō tōrjü,  
ēn gōrjdjē sē pārēyə,

Il a le nez pointu  
Ce bossu;  
Les jambes sont (tordues) torses,  
Une bouche sans pareille,

<sup>2)</sup> C'est aussi le diminutif: *bērb* + *itta* = *bērbātə*.

<sup>3)</sup> Le *Rochet* est une ferme des environs de Pleujouse.

- kōm ā n'ā ò djemē vü  
ni kōñü,  
fādū djüs k'ēz-ōrēyə,  
ē lē pwā tōjü.
3. ē vī dē mē mājō,  
si miñō,  
xērmē tōt sē fēsō.  
ē m'i tir ēn lāg  
xə grādə,  
d'ī dmē pīe dē lō.
4. *Hélas!* i n' sē k' pēsē  
d' si bōsü;  
s'ā l' būb d'ī grō mērtxē.  
ē s'ē vī ē ēvwā dēz ăfē,  
st' ēmā,  
ē rsēbyərē<sup>1)</sup> leur père  
dē tō sēz-āgrēmā.
5. ā lē vē mēriē  
tō lē dū,  
l'txūriē ā riē d'vwā vni si bōsü  
s' prezētē mēriē.  
ā yi sōn lē syōtxə  
pō lē peuple ēsābyē.
- Comme on n'en a jamais vu  
Ni connu,  
Fendu[e] jusqu'aux oreilles,  
Et les cheveux tondus.  
Il vient dans ma maison,  
Ce mignon,  
Charmer toutes ses façons. (?)  
Il me tire une langue  
Si grande,  
D'un demi-pied de long.  
Hélas! je ne sais que penser  
De ce bossu;  
C'est le fils d'un gros marchand.  
Et s'il vient à avoir des enfants,  
Cet amant,  
Ils ressembleront [à] leur père,  
Dans tous ses agréments.  
On les va marier  
Tous les deux,  
Le curé en riant de voir venir ce  
Se présenter [à] marier. [bossu  
On lui sonne les cloches  
Pour le peuple assebler.
- (M<sup>me</sup> Simon, née en 1833, Undervelier.)

## 166.

Djā Nivēlē<sup>2)</sup>

(Patois de Courtedoux)

Jean [de] Nivelle



<sup>1)</sup> Le verbe *ressembler* a les deux formes : *rsēbyē* et *rsānē* (cf. n° 167 str. 6). Ex. : ē *rsānē tō pitxə ā sō pēr* = il ressemble tout « *pic* » à son père, c'est le portrait de son père. (Cf. le vaudois: C'est son père tout « *pilliet* ».) — Le *Frondeur*, journal satirique paraissant autrefois à Delémont, a publié il y a une quinzaine d'années la boutade suivante :

Lē fān d'ī bō pēizē  
ēvē fē ī bē grō-l-ăfē.  
— ē *rsānē tō pitxə ā pēr*,  
i dyē sō frēr lē bwētū.  
— ā dyē! y'qvō prū pāvū  
k'ē n' *rsānēx ā vitxēr*.

La femme d'un bon paysan  
Avait fait un beau gros enfant.  
— Il ressemble tout *pic* au père,  
Lui dit son frère le boiteux.  
— Ah! diable! j'avais assez peur  
Qu'il ne ressemblât au vicaire.

<sup>2)</sup> Très intéressante variante de la chanson de *Cadet Roussel*. La chanson avait bien d'autres couplets, m'a dit ma vieille Agathe Sangsue; malheureusement elle ne se rappelle que ces trois.



1. djā nivēlē ét-ī txē  
k'ēl ā bān é prā lē rē;  
é lē prā bī sē txēdēlē,  
āyē āvē! djā nivēlē!  
*Et c'pendant*  
djā nivēlē ā bōn-enfant.

Jean Nivelle a un chat  
(Qu'il) qui est borgne et prend les  
Il les prend bien sans chandelle, [rats;  
Allons! en avant! Jean Nivelle!  
Et cependant  
Jean Nivelle est bon enfant.

2. djā nivēlē é dū būē  
kē n' sē mwānē sē txērūē;  
é lē xāk<sup>1)</sup> ȇvō ȇn étēl,  
āyē āvē! etc.

Jean Nivelle a deux bœufs,  
Qui ne savent mener sa charrue;  
Il les frappe avec une « ételle ».

3. djā nivēlē é trā txērūē;  
l'atr ā kāsē, l'atr ā rōtū;  
l'atr n'ē pē dē vērvēyē,  
āyē āvē! etc.

Jean Nivelle a trois charrues,  
L'autre est cassée, l'autre est rompue;  
L'autre n'a pas de couteau.

(Agathe Sangsue, née en 1833, Courtedoux; chanson de sa mère.)

### 167.

#### lō mētr d'ēkōl dē vwārēkō<sup>2)</sup> Le maître d'école de Varécourt

(Patois de Cœuve)



1. s'ā l' mētr d'ēkōl dē vwārēkō C'est le maître d'école de Varécourt(?)  
k'ēl ē bī fē lē bigō; (Qu'il) Qui a bien fait son bigot;  
ēl ē bī trōpē lō mōd, Il a bien trompé le monde,

<sup>1)</sup> Proprement: *claquer*. *xākē lē pōərt* = *claquer* la porte.

<sup>2)</sup> M. Xav. Kohler (*Pan.* p. 10) donne 2 strophes de ce chant; son maître d'école vient de *vire-le-cô* (*tourne-le-cou*).

- k'ë y' è fëyüt-ënë blöd;  
s'ä lë djän mërië txiø lë nänö  
k'ël à è fë së dödö. <sup>1)</sup>
2. èl è àtërë sô vëyø grïjë, <sup>2)</sup>  
k'ël n'ä ètë pø txëgrïnë.  
lø vëyø mëtr y'ë prëjimë.  
pö l'ëkäzyö d'i pëlë,  
së txiøvr àt-äle märtxëdë;  
më s' n'ëtë pø së k'ë tçörë.
3. à pëlë dëz-amourettes  
è së sô fë bï dë caresses.  
è së sô trövë di mëm penchant,  
lë vwäli dö bï kôtä.  
è n' sëri èbrëdjë lë lwa;  
è fä àtädr lë diex mwä.
4. pö n' pü të trövë l' tå grä,  
è s'i sô pri àtrëmä.  
vwärëkë è äbëdëne,  
è rkrövë s'ä à rälë.  
è s' mëk bï d' kädiratö, <sup>3)</sup>  
pö k'ë fœx èvö së nänö.
5. èl àpræñë bï lëz-äfë;  
x'ël èvë pëø kôtinüë!  
è lë mwänë à mòtiø  
è lë fzë bï è prëyø.  
à s'ä àlë pwä lë viø  
èl àlë è ptë pä  
à dyèjë <sup>4)</sup> lë txëplä.
6. à s'ä àlë pwä lë viø  
dëvö së vëyø nwär äglëz  
è sô èr dë politesse,  
è rsänë än-ï vëyø tçüriø.
- Qu'il lui a fallu une blonde;  
C'est la Jeanne-Marie chez la Nanon  
(Qu'il en a) Dont il a fait sa *dondon*.
- Elle a enterré son vieux Griset,  
Qu'elle n'en était pas chagrinée.  
Le vieux maître y a fait attention.  
Pour l'occasion (d'y) de lui parler,  
Sa chèvre [il] est allé marchander;  
Mais ce n'était pas ce qu'il cherchait.
- En parlant des amourettes  
Ils se sont fait bien des caresses.  
Ils se sont trouvés du même penchant,  
Les voilà donc bien contents.  
Ils ne sauraient abréger les lois;  
Il faut attendre les dix mois.
- Pour ne plus trouver le temps grand,  
Ils s'y sont pris autrement.  
Varécourt [il] a abandonné,  
A Recrovent (?) [il] s'en est (r)allé.  
Il se moque bien (de) des qu'en  
[dira-t-on],  
Pour[vu] qu'il soit avec sa Nanon.
- Il apprenait bien les enfants;  
S'il avait seulement continué!  
Il les menait à l'église  
Et les faisait bien (à) prier.  
En s'en allant par les chemins  
Ils allaient à petits pas  
En disant le chapelet.
- En s'en allant par les chemins  
Avec sa vieille (anglaise) redingote  
Et son air de politesse, [noire  
Il ressemblait à un vieux curé.

<sup>1)</sup> Cf. n° 124 str. 9. M. X. Kohler a ici: *qu'ai l'en é fait sai dindon*  
= *sa dindon, sa dinde*.

<sup>2)</sup> Je ne sais d'où vient ce mot; l'adjectif *gris* + diminutif *-ittu* donnerait *grijä* et non *grijë*; le mot *grison* existe aussi: *grijö*. Est-ce peut-être la forme du participe passé: *son vieux Grisé*?

<sup>3)</sup> Littéralement: *il se moque de qu'en dira-t-on*, comme s'il s'agissait d'une personne de ce nom-là.

<sup>4)</sup> La forme ordinaire du participe présent est *dyë*. X. Kohler a aussi *en diain le tchäipelat*.

sě pǔdr ě sē fā *jabots*,  
mě fwă, n'i kōvñā pə trō!

Sa poudre et ses faux jabots,  
Ma foi, ne lui conviennent pas trop!

7. ē dĕfĕdĕ ē bĕxăt  
 dĕ n' pĕ<sup>1)</sup> s' lĕxiĕ tĕ kăjolĕ;  
 tĕ d' fwă k'ĕ yōz-ĕ dĭ  
 dĕ sĕ n' pĕ lĕxiĕ ēprötxiĕ!  
 mĕ lü ēprötx sĕ nānō  
 kōm lĕ fĕviōl lĕ bĕtō.

Il défendait aux jeunes filles  
De ne pas se laisser tant cajoler;  
Tant de fois qu'il leur a dit  
De ne pas se laisser approcher!  
Mais lui approche sa Nanon  
Comme les haricots les bâtons.

(Marie Chavanne-Péçon, née en 1823, Cœuve.)

168.

Voici une autre version assez altérée, qui est pourtant intéressante, et qui se chantait sur le même air.

(Patois de Bonfol)

1. s'ā lō mētr də Vārēkō  
kē fzē bī lō bigō.  
ēl īxtrüē bī lēz-āfē  
s'ē n'ētē p' ēvü si mētxē.  
C'est le maître de Varécourt  
Qui faisait bien le bigot.  
Il instruisait bien les enfants  
S'il n'avait pas été si méchant.

2. ē lē mwānē ā mōtiē  
ē lē fēzē ē prāyīe.  
ē lē mwānē ē petits pas  
En disant lō txēplā.  
Il les menait à l'église  
Et les faisait (à) prier.  
Il les menait à petits pas  
En disant le chapelet.

3. ā n' yōz-ā montrant p' dē pü,  
s'ā k'ē n'ā sēvē p' dē pü;  
mē s'ā ētē bī assez,  
s'ēl ēvē pē kōtinüē.  
En ne leur en montrant pas de plus,  
C'est qu'il n'en savait pas de plus;  
Mais c'en était bien assez,  
S'il avait seulement continué.

4. ēl ē bī trōpē lō mōdē;  
ē yē fēyü ēn blōdē,  
lē dījān-mēriē txiē lē nānō,  
k'ēl ā ē fē sē dōdō.  
Il a bien trompé le monde;  
Il lui a fallu une blonde,  
La Jeanne-Marie chez la Nanon,  
Qu'il en a fait sa dondon.

5. ē pēsē sē sēptāt ā;  
ē s' n' étakē p' ē dīyüen dījā.  
Il passait ses soixante-dix ans;  
Il ne s'attaquait pas aux jeunes gens.

<sup>1)</sup> Remarquer la négation après le verbe *défendre*: il défendait aux jeunes filles de *ne pas* se laisser cajoler. On entend fréquemment la même faute dans le français populaire. (Cf. la version suivante n° 169 str. 2: il nous recommandait de *ne pas* nous laisser attraper). — On comprend facilement l'origine de cette erreur: il ne *faut pas* faire ce qu'on défend; et l'on ne songe pas que *défendre de ne pas faire* = *ordonner de faire*. Cf. n° 146, note 1.

- é s̄ev̄e b̄i k' s̄e b̄el ébi  
n'ál̄i k' xü l' d̄o d̄i v̄eyə gri.
- Il savait bien que ses beaux habits  
N'allait que sur le dos d'un  
[vieux gris.]
6. é n'y év̄e k̄e l̄e nānō  
p̄o pyér a s̄e nwā djipō.  
t̄o s̄e k̄e pwā dv̄e l̄u p̄es̄i,  
l̄e r̄ev̄erās é yi f̄ez̄i.
- Il n'y avait que la Nanon  
Pour plaisir à ses habits noirs.  
Tous ceux qui par devant lui  
[passaient]
7. s̄e k'ē kōpōzē l̄e txēsō  
é s' n'ā sō, m̄e fwā, p̄e p'  
[vātē.]  
é n'ē f̄e k̄e d̄éggzāminē  
l̄e pyētē di tā p̄es̄e.
- Ceux qui ont composé la chanson  
(Ils) ne s'en sont, ma foi, pas  
[seulement vantés.]  
Ils n'ont fait que d'examiner  
La piété du temps passé.
8. l̄e pyētē é l̄e vertu  
s̄ā l̄o txm̄i di s̄alü.
- La piété et la vertu  
C'est le chemin du salut.

(Amélie Joset, née en 1860, à Bonfol;  
chanson apprise de son père, mort en 1898, à 80 ans.)

## 169.

Voici enfin sur le même sujet une dernière version qui nous montre comment la tradition populaire peut transformer et altérer un texte.

1. s̄ā l' v̄eyə mētr̄e d̄e v̄erikō,  
k̄e s'ētē ī bō bigō.  
é s̄ā āl̄e a mōtiē  
ā prāyē sō txēplā.
- C'est le vieux maître de Varicourt  
(Que c') Qui était un bon bigot.  
Il s'en allait à l'église  
En priant son chapelet.
2. é nō rkōmēdē b̄i  
d̄e n̄e nō p' l̄exiē étr̄epē,  
d̄e n̄e nō p' l̄exiē kājōlē.  
m̄e l̄u éprōtxē s̄e nānō  
kōm l̄e f̄evyōl<sup>1)</sup> l̄e bātō.
- Il nous recommandait bien  
De ne nous pas laisser attraper,  
De ne nous pas laisser cajoler.  
Mais lui approchait sa Nanon  
Comme les haricots le bâton.
3. s̄e sr̄e évü ī bō mētr̄ d̄ékōl,  
s̄e n'ētē p' évü x̄e mētxē.
- C'aurait été un bon maître d'école,  
S'il n'avait pas été si méchant.

(Amédée Etienne, né en 1845, de Courtemaiche, à Fahy.)

<sup>1)</sup> C'est le mot ajoulot; les Franches-Montagnes disent: *f̄evyōl*, tandis que le Vâdais emploie exclusivement le mot: *f̄evāt̄e* (fabā + itta). (Cf. aussi le patois vaudois: *f̄avyūlē*.)

## 170.

lõ kâtõniø

Le cantonnier

(Patois de Miécourt)

xü lë rü - tø dø së dyë, ë yë - vë ï bë  
 kä - tø - nïø, kë rö - të dë mõ - së d'kë - yö, mõ - së d'kë -  
 yö, mõ - së d'kë - yö, mõ - së d'kë - yö, pö bö - të  
 xü l'pë - sëdj dë fö.

1. xü lë rütø dø së dyë  
ë y' ëvë ï bë kâtõniø  
kë rötë dë mõsë d' këyö,  
mõsë d' këyö (ter)  
kë rötë dë mõsë d' këyö,<sup>1)</sup>  
pö bötë xü l' pësëdj dë fö.
2. ën gröx dëm vï ë pësë  
k'ëtë tø bï ëtçipë;  
ël yi di: bë kâtõniø,  
bë kâtõniø, (ter)  
ël yi di: bë kâtõniø,  
vö m' fët li ï fötü mëtiø!
3. l' bë kâtõniø yi rëpöjë:  
ä si y'ëvö käröö kõm vö,  
i n' rötrö p' pü dø këyö  
pü dø këyö (ter)  
i n' rötrö p' pü dø këyö  
pö bötë xü l' pësëdj dë fö!
4. lë gröx dëm xi bï rmönë  
...  
dyë ä së djä: fötä lõ kä  
fötä lõ kä (ter)  
dyë ä së djä: fötä lõ kä,  
si bë kâtõniø s' n' ä p' ï fö! Ce beau cantonnier n'est pas un fou!

(M<sup>me</sup> Bertha Pheulpin, Miécourt.)

Sur la route de Saint-Dié  
 Il y avait un beau cantonnier  
 Qui cassait des monceaux de cailloux,  
 Monceaux de cailloux,  
 Qui cassait des monceaux de cailloux  
 Pour mettre sur le passage des fous.

Une grande dame vint à passer  
 Qui était tout[e] bien équipée;  
 Elle lui dit: Beau cantonnier

Vous me faites là un f...ichu métier!

Le beau cantonnier lui répondit :  
 Ah! si j'avais carrosse comme vous,  
 Je ne casserais (pas) plus de cailloux.

Pour mettre sur le passage des fous!

La grande dame si bien rembarrée  
 Dit à ses gens: F...ichons le camp

<sup>1)</sup> L'Ajoie dit: këyö, txëyö ou même tëyö; Delémont a txëyö.

## 171.

Le *Pays du Dimanche* a donné dans une lettre patoise du 12 mars 1898, signée *Djozet Dibaindaine*, une version de cette chanson qui diffère un peu de la mienne; la voici textuellement:

1. Chu lai route, bïn maitnie,  
Ai yaivae in cantonie,  
Que cassaie des tas d' cäyôs,  
Des tas d' cäyôs  
Des tas d' cäyôs!  
Que cassaie des tas d' cäyôs  
Tain qu'ai lan aivae mâ dos!
  2. In moncieu vïn ai péçaie,  
Qu'étaie tré bïn équipaie;  
Que iy dit: pouere cantonie,  
Pouere cantonie,  
Pouere cantonie!  
Que iy dit: pouere cantonie  
Vos ai in fotu métie!
  3. Le cantonie iy répon,  
Sain fair béco de faïcon:  
Si feso l'faquin com' vos,  
L'faquin com' vos,  
L'faquin com' vos!  
Si feso l'faquin com' vos,  
Y n' cassro pé de cäyôs!
  4. Le moncieu bïn rambalaie,  
To capou s'en na ralliae;  
An se diain: ai fa léchie,  
Ai fa léchie,  
Ai fa léchie!  
An se diain: ai fa léchie  
An repos le cantonie!
- Sur la route, bien matinal,  
Il y avait un cantonnier  
Qui cassait des tas de cailloux  
Tant qu'il en avait mal [au] dos!
- Un monsieur vint à passer,  
Qui était très bien équipé;  
Qui lui dit: Pauvre cantonnier,
- Vous avez un fichu métier!
- Le cantonnier lui répond,  
Sans faire beaucoup de façons:  
Si je faisais le faquin comme vous,
- Je ne casserais pas de cailloux!
- Le monsieur bien *remballé*,  
Tout capot s'en est (r)allé;  
En se disant: Il faut laisser  
En repos le cantonier!

Sous une forme française un peu différente, la même chanson est très répandue dans toute la Suisse romande.